

Editorial

« Nous ne pouvons connaître la nature de l'âme qu'en observant ses effets » a écrit Johann Jakob Engel (1785, cf. FAZ 20. 12. 2000). Friedrich Schiller avait déjà souligné qu'un « lien communautaire » entre les âmes se déploie à chaque fois que l'être humain s'exprime. Ce dialogue se déroule pour une bonne part au niveau de l'expression du visage. « Tous les mouvements demeurent mécaniques et n'expriment rien tant que le visage demeure muet et ne leur confère ni humanité, ni vitalité » (J. G. Noverre, ebd).

Des recherches relativement récentes montrent qu'une première impression (d'autrui) s'élabore en 0.24 secondes. Elle va ensuite définir pour une large part la qualité de la relation entre les personnes concernées (ceci s'appliquant aussi à la psychothérapie) et perdure même face à des arguments rationnels visant à la relativiser (S. Frey, « Die Macht des Bildes »). Même si les sciences de l'homme – telles la psychologie, la philosophie et la psychothérapie – ont tenté d'expliquer cette première impression ainsi que d'autres aspects corporels de l'interaction, cette démarche n'a que relativement peu d'utilité dans le concret de la pratique. Il est vrai qu'il est possible d'utiliser différentes approches scientifiques pour disséquer, décrire et expliquer ce genre de phénomène. Il demeure toutefois une manifestation spontanée qui, dans le contexte de l'interaction entre humains, se déroule à la vitesse de la lumière et ne peut être géré consciemment. On pourrait même dire que pour conserver toute sa complexité et son caractère unique, il doit absolument échapper à tout contrôle.

L'âme peut aussi être définie en tant qu' « identité du corps avec ce que l'on pense de lui » (K. P. Moritz). Cette phrase pourrait avoir été écrite par un adepte du constructivisme moderne ou par un spécialiste de la physiologie du cerveau ; or, elle date d'il y a plus de deux cents ans. Les idées concernant l'homme et son corps – mais aussi l'incarnation de l'homme dans des interactions – semblent, de toute évidence, être influencées par des développements historiques ; l'évolution de la société ne permet pas de formuler des énoncés globaux, valides une fois pour toutes. Certains d'entre eux correspondent à un état donné de la science, puis sont à nouveau abandonnés en fonction de l'évolution de cette dernière.

L'être humain semble exister tel qu'une époque donnée le perçoit. Les idées relatives à l'homme et à son corps et au corps dans le contexte psychothérapeutique relèvent d'un mélange d'opinions subjectives et de savoir scientifique correspondant à un contexte historique et sociétal spécifique.

Nous consacrons un second numéro au « corps en psychothérapie » ; il présente des études empiriques concernant différents aspects de ce thème. Elles montrent avec quelle intensité, différenciation et quel soin les thérapeutes utilisant le corps s'expriment maintenant lorsqu'il s'agit de traiter ce sujet (ce n'est que plus tard qu'il sera possible d'évaluer ce travail par rapport au contexte historique et social actuel).

En abordant le thème surtout d'un point de vue empirique, nous tenons compte des exigences posées par la société et la science au sérieux de la démarche. Simultanément, nous voulons inspirer un discours qui tienne compte de la diversité d'une psychothérapie de type humaniste. Ceci implique bien sûr que les auteurs des articles s'intéressent aux opinions (divergentes) d'autres collègues. S'exposer à ce discours implique aussi le risque d'être critiqué, dévalué ou même contredit sur le plan scientifique. La psychanalyse, par exemple, a longtemps évité de courir ce risque. Dès ses débuts elle avait en effet érigé autour d'elle un mur protecteur opaque, fondé entre autres sur les 'rencontres psychologiques du mercredi' (1902) et le légendaire comité secret (1912). Comme il a été démontré lors du cinquantième anniversaire de la Deutsche Psychoanalytische Vereinigung, ceci devait permettre de développer, de conserver et de garder pure la nouvelle théorie.

A l'époque, on luttait pour la « possession de la vérité ». De nos jours, du fait qu'elle a perdu une partie de son attrait pour les intellectuels et de sa position dans la société (nombre décroissant de patients), la psychanalyse se voit contrainte de s'ouvrir à un discours scientifique. Comme les autres méthodes de thérapie, elle accepte maintenant de se soumettre aux risques engendrés par le chaos productif associant des approches concurrentes ; en effet, seuls les échanges entre professionnels vont permettre de rendre justice aussi bien aux patients qu'aux aspects théoriques et scientifiques.

Ulrich Sollmann